

Enfants à haut potentiel

Cadeau ou fardeau?

Le thème de l'intelligence supérieure inspire encore beaucoup de bêtises. Le livre de deux chercheuses belges, *Le haut potentiel en questions*, aide à démystifier le phénomène. - Texte: Véronique Laurent -

De Sherlock Holmes à *Mister Robot*, les intelligences supérieures fascinent et, entre super-pouvoirs et destins tragiques, la légende prospère. D'autant que depuis le XVIII^e siècle, Jean-Jacques Rousseau a associé folie et génie. "Ces enfants à l'intelligence particulière perturbent les autres", assénait le philosophe. Trop malins pour être heureux? L'Antiquité valorisait pourtant ceux qu'elle appelait "les hommes d'or", tandis que la Renaissance, pas en reste, les admirait et même les encadrait.

Aujourd'hui, dans nos écoles, le haut potentiel passerait plutôt pour un effet de mode, "un concept utilisé à tort et à travers pour expliquer tous les problèmes qui pourraient se présenter en termes de développement et d'apprentissage", pose le docteur en psychologie de l'UCL Jacques Grégoire dans la préface du livre de Sophie Brasseur et Catherine Cuche, *Le haut potentiel en questions*. Conséquence: les institutions scolaires deviennent méfiantes et l'explosion des diagnostics décrédibilise le sujet. Le fait que n'importe quelle association ou centre puissent de nos jours faire passer les tests de Q.I. sans agrégation officielle n'aide pas.

Pour sortir des positions tranchées, les deux chercheuses en sciences psychologiques montrent toute l'importance de replacer les éléments de mesure actuels de l'intelligence dans un contexte:

ce qui est considéré comme excellent, ou très intelligent, est avant tout façonné et défini par une époque, par une société et ses besoins. Les auteurs précisent dans leur approche rigoureuse que les recherches sur le fonctionnement du cerveau n'en sont qu'à leurs débuts, et insistent sur la complexité du traçage (par IRM) de l'intelligence dans le cerveau: elle n'y a pas de siège précis.

De plus, d'autres modèles émergent, peu à peu valorisés: la créativité et l'émotivité. Ce qui a fini par accommoder la notion de haut potentiel à toutes les sauces. Certains sites (blogs, chaîne YouTube) suggèrent même que certaines caractéristiques types suffisent à l'identifier. Selon les chercheurs, aucune liste à ce jour ne peut prétendre définir le haut potentiel intellectuel, la mesure du Q.I. reste actuellement - malgré tout - le seul moyen de le déterminer.

Une certitude: la personne à haut potentiel présente un fonctionnement neurobiologique particulier, mais pas radicalement différent de celui des autres personnes. Son cerveau possède une vitesse et une efficacité plus grandes que la moyenne.

Le seuil à partir duquel on parle de haut potentiel fait lui aussi polémique. En Belgique, un accord existe sur 125 - soit 5 % de la population -, 130 en France, et jusqu'à 140 dans certains pays. Pourquoi 125? C'est à partir de cet indice que les chercheurs estiment que le décalage avec la norme doit être pris en considération. Ce chiffre concernerait de un à deux enfants par classe. Cependant, on arrive à une population un peu plus importante en prenant en compte les élèves présentant des "zones de haute potentialité". C'est qu'un cerveau plus rapidement mature, s'il autorise des apprentis-sages précoces, ne le permet pas nécessairement dans tous les domaines... Certaines personnes n'obtiennent ainsi des scores très élevés que pour certains indices, avec, au total, un Q.I. qui ne les place pas parmi les hauts potentiels.

Intelligent et normal, c'est possible

Ces approches plus fines se révèlent importantes dans les réponses à amener aux personnes en difficulté. Mais ce qui ressort du livre de Brasseur et Cuche, c'est que si un Q.I. total supérieur à la moyenne s'avère indispensable dans l'identification du haut potentiel intellectuel (on évite le terme "diagnostic", connoté médicalement), ce chiffre n'apporte pas, en lui-même, une réponse suffisante. Cet indicateur signifie que la personne est capable de réaliser des apprentissages plus complexes, pas qu'elle va d'office le faire. D'où l'importance, pour les chercheuses, d'une évaluation globale, reprenant d'autres critères, tels que l'influence du contexte de vie, du parcours ou de la sensibilité.

Les enfants concernés n'auraient pas plus de troubles d'apprentissage ou de difficultés émotionnelles que la moyenne.

Parce que, H.P. ou non, ramener le fonctionnement intellectuel à un chiffre s'avère très réducteur. Les nuances sont gommées et le risque existe de figer la personne sur un seul aspect de sa personnalité. Face à ce risque de labellisation, faut-il dire à un enfant qu'il est HP, se demandent souvent les parents. Ne risque-t-il pas de développer un sentiment de différence, voire de supériorité? Sans parler de la crainte qu'il subisse les idées reçues, les attentes associées au haut potentiel. Oui, il est préférable de le dire, dans la plupart des cas, répondent les deux professionnelles, à condition toutefois de fournir une explication complète pour éviter cette focalisation sur la facette intellectuelle qui n'aide pas l'enfant à

développer d'autres capacités.

Quel est l'âge idéal pour identifier le haut potentiel? Les deux scientifiques préconisent la période de 5-6 ans. Faut-il pour autant l'identifier de façon systématique? Non! Le haut potentiel ne génère pas systématiquement de difficultés. Cela dit, l'association à d'autres traits, comme le perfectionnisme, ou l'intensité affective, reste un motif de consultation, mais ces caractéristiques ne sont pas typiques et n'apparaissent pas plus souvent chez les personnes à haut potentiel que dans le reste de la population. La grande intelligence n'entraîne donc pas automatiquement le perfectionnisme, ou l'hypersensibilité. Et l'inverse est vrai aussi.

Dans la thématique H.P., l'anxiété plane comme un vautour au-dessus du sujet. Mais Sophie Brasseur et Catherine Cuche mettent en garde: si l'anxiété doit être prise en compte dans la possibilité de cause du mal-être, il s'avère tout aussi néfaste d'attribuer d'emblée cette cause au haut potentiel. Balayer la haute potentialité ou au contraire réduire l'individu à cette caractéristique unique: les deux positions sont également stigmatisantes.

À la question "Le haut potentiel est-il un cadeau ou un fardeau?", les psychologues répondent qu'en soi, il n'entraîne pas davantage de légèreté

ou de lourdeur dans la vie de ces personnes. Les enfants concernés ont-ils plus de difficultés scolaires et émotionnelles que la moyenne? Sont-ils plus susceptibles de présenter des troubles d'apprentissage? Non. Ce qui rend le diagnostic plus difficile, une caractéristique pouvant en cacher ou en compenser une autre... Au fil des 38 questions auxquelles correspondent une réponse brève et une plus longue, autant de plongées passionnantes dans la perception, l'évaluation et le fonctionnement de l'intelligence, l'ouvrage reste accessible et très nuancé. Ce refus de généralisation mène à une position intéressante: la possibilité d'identifier son fonctionnement en dehors de la norme et ne pas passer à côté de soi-même, mais sans pour autant se focaliser uniquement sur le haut potentiel. Pour, au final, se sentir unique mais aussi comme tout le monde. ✱

Réduire l'intelligence au Q.I., c'est risquer de figer la personne dans un seul aspect de la personnalité.

Quelles difficultés scolaires?

Les élèves à haut potentiel ne ratent pas plus que les autres, malgré ce que dit Internet...

N'en déplaise à nombre de sites alarmistes annonçant parfois jusqu'à 70 % d'échec, les élèves H.P. se portent bien, merci pour eux. Parfois, cependant, l'échec intervient. Plutôt dans le secondaire, quand il faut commencer à travailler. Le fait que des enfants à haut potentiel échouent est interpellant, concèdent les deux chercheuses. Un Q.I. élevé ne devrait-il pas logiquement prédire une réussite scolaire? Être (très) intelligent ne suffit pas. Certaines spécificités dans le parcours d'apprentissage scolaire sont susceptibles de provoquer des difficultés. Des facteurs liés à l'environnement, comme la réticence à se démarquer ou, face à des attentes démesurées, la peur de l'échec, ou encore le désintérêt dû au manque de stimulation.

Mais les facteurs peuvent être individuels. Et comme pour n'importe quel autre élève, ils sont nombreux. On estime ainsi que la motivation s'appuie sur quatre axes: l'intérêt, l'utilité, le rapport entre le résultat et l'investissement de temps et l'image de soi. Dans ce dernier cas, sachant que les élèves H.P. s'estiment en général moins aptes à s'organiser et à gérer les apprentissages, l'importance d'une bonne perception d'eux-mêmes est primordiale.